

La Grande Peste de 1720 _ MARSEILLE

Rappel historique et personnages remarquables



MARSEILLE

Au Chevalier ROZE

Pendant la Peste de 1720, Nicolas Roze, volontaire du dévouement fit ensevelir lui-même dans les antiques caveaux des remparts plus de mille cadavres amoncelés à la Tourette.

1675-1733

(Dédicace sur une plaque de marbre fixée au socle soutenant le buste du Chevalier)

MARSEILLE _ Bref historique de la Grande Peste de 1720

Lemontey, dans son « Histoire de la Régence », a tracé de la peste de Marseille un tableau éloquent, mais vide du sentiment religieux qui seul peut, non en effacer les horreurs, mais les adoucir, en ouvrant aux hommes les divines perspectives des compensations dans la vie future.

« Ce fut au moment où chancelait l'édifice du système Law, dit Lemontey, qu'un autre fléau non moins extraordinaire en pressa la ruine. Marseille sortait du sein des fêtes qui avaient signalé le passage de Mademoiselle de Valois, mariée au prince de Modène, le chevalier d'Orléans revenant de Gènes où il avait conduit sa soeur. A côté de ses galères encore décorées de guirlandes et chargées de musiciens, flottaient quelques vaisseaux apportant des ports de Syrie la plus terrible des calamités.

On croit communément que la peste était dans un de ces navires, commandés par le capitaine Chataud, parti de Seyde le 31 janvier 1720 avec patente nette et arrivé le 25 mai à la vue du Château d'If après avoir touché Tripoli, Chypre et Livourne, et perdu 10 hommes dans les quatre mois de traversée. » (Oeuvre de P.-E. Lemontey, édition revue et corrigée par l'auteur, Paris 1829, t. VI, ch.1, p.360)

Le navire était le Grand-Saint-Antoine. Le mal couva pendant quelque temps, et l'on discutait sur ses caractères, lorsqu'il n'y eut plus de doutes sur l'invasion d'une des pestes les plus violentes. Le 10 août, toute la ville de Marseille en était atteinte et il mourait 500 personnes par jour ; en septembre le nombre s'élevait à mille.

(Auguste Laforêt, La peste de 1720, d'après des documents inédits, Marseille 1863)

...tous travaux, tous commerces interrompus, les maisons, les boutiques, les lieux publics, les tribunaux et même les églises fermées, les rapports sociaux brisés, les hommes se fuyant les uns les autres, les aliments les plus nécessaires à la vie mis en suspicion comme pouvant communiquer la maladie, la famine menaçant de porter aux dernières extrémités des masses populaires sans ressources et abandonnées à elles-mêmes. Fournier, jeune alors, et qui devait être plus tard médecin des Etats de Bourgogne, gardait en lui, 57 ans après, toutes les impressions que lui avait laissées cette effroyable peste : « Le souvenir glace encore mes sens de terreur, écrivait-il en 1777. Nous entrâmes à Marseille à travers plus de 20.000 morts et 9 à 10.000 malades ou mourants. Nous parcourûmes les principales rues de la ville, si jonchées de cadavres et de malades que nous ne pouvions en bien des endroits trouver un espace à placer nos pieds. »

(Deux chrétiens pendant la Peste de 1720, Charles de Ribbe, Paris, Joseph Albanel, libraire, 1874. p.4)

« Aujourd'hui hélas ! l'impiété est devenue un signe de distinction et de gloire. C'est un titre qui honore, et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation. C'est un mérite qui donne accès auprès des grands, qui relève pour ainsi dire d'absence du nom et de la naissance » .

(Massillon, Sermon pour le 2e dimanche de Carême.)

« La Peste de 1720 en Provence est demeurée mémorable dans l'histoire des grandes calamités publiques. Elle frappa comme la foudre dans les riantes contrées de la Méditerranée, des pays riches et prospères, et, dans quelques mois, elle y accumule plus de maux et de ruines que n'en auraient fait de longues et sanglantes guerres. »

« La croyance à la puissance irrésistible d'un progrès innommé et indéfini commençait à faire perdre l'idée même de telles épreuves. Déjà germait chez les Lettrés, sinon dans les foules, cette propension à tout espérer et à tout attendre d'un état de choses nouveau où les individus et les sociétés seraient affranchis, non seulement des souffrances du passé, mais de la souffrance elle-même. »

« Un matérialisme éhonté avait pris la place des antiques vertus. Une recherche effrénée des jouissances et une impudeur révoltante s'affichaient chez les Grands, avant et en attendant le jour où elles provoqueraient dans des masses déchaînées des fureurs d'autant plus redoutables qu'elles s'autoriseraient du droit de ne rien respecter et de la liberté de tout nier. »

«...et Law, avec ses actions sur le Mississipi, avait produit un déchaînement inouï de spéculation et d'agiotage jusqu'au fond des provinces, la débâcle de son fameux système commençait ; ce n'était, surtout à Paris, que scènes de désolation et de ruine. L'insatiable amour de l'argent, qui n'avait gardé ni frein ni mesure, était suivi d'un triste retour... J'ai chaque jour de nouveaux désagréments, écrivait alors la duchesse d'Orléans, mère du Régent...L'argent est plus rare que jamais ; mais ce qui n'est pas rare, c'est la fausseté, la malice, la perfidie et l'ambition ; elles ne peuvent atteindre un degré plus élevé que celui auquel elles sont ici... On n'entend parler que d'aventures tragiques, d'empoisonnements, de meurtres, de vols. La mode à Paris est de se débarrasser de la vie ; la plupart la noient, beaucoup se jettent par les fenêtres, d'autres se poignent, et tout cela à cause de ce maudit argent... »

(Correspondance de Madame, duchesse d'Orléans, née princesse palatine, mère du Régent ; traduction nouvelle par M.G. Brunet, To. II ; lettres des 14 et 21 juillet et du 20 septembre 1720.)

Le 25 mai 1720

Un bateau venant de Syrie nommé le Grand Saint Antoine, commandé par le capitaine Chataud accosta à Marseille. Ce bateau chargé d'étoffes précieuses portait les soupçons d'une épidémie de peste. Pour éviter de perdre la cargaison pendant une quarantaine stricte et pour la vendre au plus vite lors de la foire de Beaucaire, les échevins de la ville (Jean-Baptiste Estelle, Jean-Pierre Moustier 4, Jean-Baptiste Audimar et Balthazar Dieudé) placèrent l'équipage en quarantaine douce dans un dispensaire : le lazaret.

Par négligence, les marchandises de contrebande (la « pacotille ») passèrent l'enceinte du lazaret grâce à la corruption qui y régnait. Les malades qui furent touchés les premiers ont vraisemblablement tous été en contact avec les étoffes de contrebande et il s'avère que les puces porteuses se trouvaient dans les plis des tissus et non sur les rats.

(Source : http://fr.wikipedia.org/wiki/Peste_de_Marseille)



Scène de la peste de 1720 à la Tourette (Marseille), tableau de Michel Serre (musée Atger, Montpellier). L'inhumation des cadavres à la Tourette par le chevalier Roze, qui figure de façon exemplaire l'intervention de l'Etat, a été l'objet de nombreuses représentations iconographiques...



Statue de Mgr de Belsunce devant la cathédrale Sainte-Marie Majeure de Marseille.

MGR DE BELSUNCE et la Grande Peste de 1720

Henri-François-Xavier de Belsunce de Castelmoron est né au château de La Force dans le Périgord le 3 décembre 1671 et mort à Marseille le 4 juin 1755. Après avoir été vicaire général du diocèse d'Agen, il fut nommé à l'évêché de Marseille par le roi le 5 avril 1709, décision ratifiée par le pape le 19 février 1710. Il resta évêque de Marseille pendant 45 ans, jusqu'à sa mort en 1755.

LA PESTE DE 1720

*L'événement qui marqua l'épiscopat de Mgr de Belsunce fut la grande Peste de Marseille de 1720. Son attitude pendant cette période fut très courageuse. Beaucoup furent frappés de son dévouement auprès des malades. Il multiplia les gestes spectaculaires en exorcisant le fléau du haut du clocher des Accoules ; ce fait est rapporté ainsi par Chateaubriand dans ses Mémoires d'outre-tombe :
« Quand la contagion commença de se ralentir, M. de Belsunce, à la tête de son clergé, se transporta à l'église des Accoules : monté sur une esplanade d'où l'on découvrait Marseille, les campagnes, les ports et la mer, il donna la bénédiction, comme le pape à Rome, bénit la ville et le monde : quelle main plus courageuse et plus pure pouvait faire descendre sur tant de malheurs les bénédictions du ciel ? ».*

Il fait des processions et consacre la ville au Sacré-Cœur pendant une messe célébrée le 1er novembre 1720 sur le cours qui porte désormais son nom. Cette dernière démarche lui aurait été suggérée par la visitandine Anne-Madeleine Rémusat. La basilique du Sacré-Cœur a été construite à l'occasion du bicentenaire de cette consécration. À cette occasion, Belsunce déclara : « À Dieu ne plaise que j'abandonne une population dont je suis obligé d'être le père. Je lui dois mes soins et ma vie, puisque je suis son pasteur. »

Il meurt à Marseille le 4 juin 1755. L'évêché et la ville lui firent des funérailles grandioses. L'oraison funèbre fut prononcée par le jésuite Lenfant.

C'est de Mgr de Belsunce dont Victor Hugo parle quand il défend l'enseignement laïque et déclare : « L'enseignement religieux véritable, celui devant lequel il faut se prosterner, le voici : c'est le Frère de la Merci rachetant l'esclave, c'est Vincent de Paul ramassant l'enfant trouvé, c'est la sœur de charité au chevet du mourant, c'est l'évêque de Marseille au milieu des pestiférés, c'est l'archevêque de Paris affrontant avec un sourire sublime le faubourg Saint-Honoré révolté, s'inquiétant peu de recevoir la mort pourvu qu'il apporte la paix. »

(Source : www.tourisme-marseille.com/fiche/statue-de-monseigneur-de-belsunce-la-major-marseille/)

NOTE/ La peste diminua en effet à partir du 1^{er} novembre 1720, puis cessa, mais comme les Echevins n'avaient pas participé à la cérémonie, la peste revint en mai 1722. Mgr de Belzunce proposa aux Echevins de s'engager eux et leurs successeurs à perpétuité, le jour de la fête du Sacré-Coeur, d'assister à la messe, d'y communier, et d'offrir en réparation un cierge de cire blanche à bruler devant le Saint-Sacrement. Ils acceptèrent cette proposition, et la peste cessa définitivement. Depuis, chaque année le maire de Marseille et les autorités se rendent à la basilique du Sacré-Coeur du Prado, et perpétuent le « Voeu des Echevins », avec la remise du cierge.

(Informations aimablement transmises par J.-L. Chesnaud)



MGR DE BELSUNCE _ Signée Marius Ramus en 1852 cette statue en bronze de Monseigneur de Belsunce initialement placée devant le Palais Episcopal fut cachée pendant la Seconde Guerre Mondiale puis replacée à gauche de l'entrée de la Nouvelle Major. Elle rappelle le dévouement et la charité dont fit preuve Monseigneur de Belsunce, évêque de Marseille de 1709 à 1755, pendant la terrible peste de 1720. A gauche, détail d'un bas-relief représentant le bon Evêque au milieu des Pestiférés, donnant la Sainte Communion...



Dédicace du monument érigé à la mémoire de Mgr de Belsunce sur le parvis de la cathédrale Sainte-Marie Majeure de Marseille.

MARSEILLE _ Le Chevalier Roze et Mgr De Belzunce

La Grande Peste de Marseille de 1720, personnages remarquables.

Document créé par le webmaster pour le site www.lespelerinagesdeprovence.org
Photographies : JP LARDIERE

Edité le 24 novembre 2016